

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 6 Juillet 1861

No. 26.

SOMMAIRE.—Poésie : Le Canada conservé par la Foi : par le Rév. Messire P. Paul Denis, ex-directeur du Collège de Montréal.—Chronique.—L'architecture éléenne, par M. A. Lévesque, architecte.—Oui, mon Général, ou l'hypermilitarisme.—Le docteur Johnson, ou une ingratitude noblement réparée.—Le Général de Caen.—Donoso Cortés et les poètes.—Villennain et un solliciteur.—La vraie noblesse vient du cœur.—L'Oie et le Serpent (fable) Enigme.

LE CANADA CONSERVE PAR LA FOI.

Tableau par le Rév. Messire P. Paul Denis ex-directeur du Collège de Montréal, (séance du 21 février 1859.)

Athènes la savante, un jour dans son enceinte,
Reçut l'ambassadeur de la parole sainte :
Devant l'Aréopage apparut le grand Paul,
Que la rapidité de son sublime vol
Transportait, déversant les divines lumières
Aux superbes cités, comme aux humbles chaumières.

Le peuple qui se presse autour de l'Étranger,
Avide de l'entendre et de l'interroger,
Lui demande à l'envi : " Quel secret nous révèle
" Ce Dieu dont vous prêchez la doctrine nouvelle ?"

L'apôtre interpellé se lève, et parle ainsi :
" Athéniens, souffrez que je le dise ici,
" Il me semble qu'en tout vous poussez à l'extrême
" Le zèle pour vos Dieux et leur culte suprême :
" Témoin l'autel sacré par vous entretenu
" En l'honneur de ce Dieu qui vous est inconnu.
" Je viens vous révéler un auguste mystère :
" C'est ce Dieu qui créa le Ciel avec la terre ;
" Il en est le monarque, et de lui tout dépend :
" Il en est le soutien ; c'est son bras qui suspend
" Des globes lumineux, la foule répandue
" Dans les champs azurés de l'immense étendue.
" Sa profonde sagesse a, de ces larges corps
" Etabli l'harmonie et réglé les accords ;
" Tout subsiste en lui seul ; et, dans son vaste empire,
" Sans lui rien ne se meut, ne pense, ne respire.
" C'est lui qui, pour remplir cet immense univers,
" D'un seul homme a tiré tous les peuples divers ;
" Vous ne l'ignorez pas, éclairés que vous êtes ;
" Rappelez-vous ici ce qu'un de vos poètes
" A dit, dans un transport de son sublime feu :
" *Nous sommes les enfants et la race de Dieu.*
" Si donc nous descendons du Père des lumières,
" Pourquoi fermer les yeux aux vérités premières,
" En vous imaginant qu'un simulacre vain
" Peut, en lui, renfermer un principe divin ?
" Ouvrez enfin la vue au jour qui vous éclaire,
" Désarmez par des vœux la céleste colère,
" Et que le repentir apaise vos remords ;
" Car un homme divin, sorti d'entre les morts,
" Un homme qu'en tremblant le ciel entier révère
" Est établi de Dieu, notre Juge sévère,
" Et doit, pour accomplir son suprême décret,
" Porter, un jour, sur tous un équitable arrêt."

A ces mots, l'assemblée où règne le tumulte,
Se répand en clameurs contre le nouveau culte,
Et, des vieilles erreurs le rapide torrent,
Rempporte dans son cours ce peuple indifférent.
Quelques sages pourtant, plus heureux que le reste,
Embrassent de la Foi la doctrine céleste.

Grand apôtre, aujourd'hui du sein de la splendeur,
Si tu venais vers nous, nouvel Ambassadeur,
Notre belle cité, perle de la patrie,
S'offrirait-elle à toi pure d'idolâtrie ?
Ah ! ses tièdes enfants, avides de plaisirs,
Pourraient bien, de ton cœur arracher des soupirs ;
Et leur coupable oubli de la sainte doctrine
Le faire battre encore au fond de ta poitrine !
Peut-être en l'écoulant, ces esclaves livrés
Au charme qui s'attache à leurs sens enivrés,
Bien loin d'abandonner leurs profanes idoles,
Diraient encor : *que veut ce semeur de paroles ?*
Combien peu, se laissant par la grâce toucher,
Du culte des plaisirs voudraient se détacher !
Du bruyant tourbillon où la foule s'agite
Surgirait-il encor un Aréopagite,
Dont le front sut planer au dessus des dédains
De tous ces faux amis, sarcastiques mondains ?

Eh bien ! chrétiens, au lieu de l'apôtre en personne,
D'autres viennent à vous ; et déjà l'heure sonne
Où leur puissante voix va prendre pour début :
Voici le temps de grâce et les jours de salut.
Pourrions-nous bien encor demeurer en arrière
Alors que, s'abaissant au ton de la prière
D'un père plein d'amour l'appel impartial
Nous a tous conviés au banquet nuptial ?
Ah ! faut-il à ce point que l'erreur nous fascine,
Et que l'amour du siècle en nos cœurs s'enracine
Jusqu'à nous exposer au malheureux destin
D'être à jamais exclus des salles du festin ?
Voilà dans quel réseau d'inextricables chaînes
Conduit l'entraînement des passions humaines.

[1]

l'êtes, spectacles, bals, enivrantes soirées,
Voluptueux repas dans des salles dorées,
Sensualisme, plein d'un venin corrupteur,
Luxe effréné, des mœurs ennemi destructeur ;
Tout ne sert qu'à pousser avec plus de vitesse
Vers les sombres cachots d'éternelle tristesse.

Mais écartons de nous un pénible souci,
Bon peuple tu n'es pas à ce point endurci.
Ta vigoureuse foi, paternel héritage
Peut resplendir encor comme à ton premier âge,

[1] Ces deux vers manquent dans le manuscrit qu'un de nos amis a bien voulu nous communiquer.

Et, pour la ranimer, je vais l'entretenir
De ton brillant printemps, magique souvenir.

Ne présente-t-il pas le plus beau des spectacles
Ce peuple qui, partout environné d'obstacles,
S'est vu, dès le berceau, comme un faible orphelin,
Sans père, sans ami, pour lui rompre le pain ;
Qui pourtant, n'ayant plus que lui seul pour ressource,
S'est lancé plein d'ardeur, et grandit dans sa course ?
La France avait semé le grain de séneré
Mais bientôt, sans secours, l'arbre s'est élevé
Et, vainqueur des autans dont il brave l'épreuve,
Il prodigue son ombre aux rives du grand Fleuve.
Nul souvenir, parmi les souvenirs lointains,
N'est égal à celui de nos jeux enfantins ;
Si l'on remonte aux jours de son adolescence,
Le bonheur y jaillit d'une réminiscence ;
Et lorsque notre esprit, par l'étude lassé,
Redemande le calme aux choses de passé,
C'est vers ce temps heureux que son instinct le pousse,
Pour trouver cette paix et si pure et si douce.
Tel un peuple qui touche à son âge viril,
En songeant à ses jours d'épreuve et de péril,
Epreuve un sentiment rempli de mille charmes,
Au brillant souvenir de ses premières armes.

Peuple de Montréal ! un légitime orgueil
Te fait, vers ton berceau reporter un coup d'œil.
Et quel autre en effet brilla d'un plus beau lustre ?
L'histoire a consigné qu'un Souverain illustre,
Jaloux de voir en toi son plus noble joyau,
Ordonna de choisir, pour former ton noyau,
L'élite de la France, afin que tu provinsses
Du plus généreux sang des plus belles provinces.

Montréal, Montréal ! ainsi qu'un diamant
La Nature t'a fait pour servir un amant ;
Et lorsque, dans sa course impétueuse et fière,
Le grand Fleuve s'unit à la grande Rivière, (1)
C'est toi qu'on voit briller d'un éclat sans égal,
Noblement enchassé dans l'anneau conjugal.
La splendeur de ton ciel, les charmes de ton site
Des lointains étrangers t'attirent la visite ;
Mais l'éclat le plus beau qui réjaillit sur toi
C'est celui que répand le flambeau de ta foi :
C'est là le monument d'éternelle mémoire
Que nous conservera l'impérissable histoire
Et qui doit attester aux yeux de l'univers
Que la Foi nous a faits plus grands que nos revers.

De ce beau monument la base fut assise
Par les enfants d'Ignace et de François d'Assise ;
Apôtres et martyrs, ces sublimes rivaux
Ont, du sang le plus pur cimenté leurs travaux ;
L'Église primitive, admirant leur ouvrage,
Aurait dit : *c'est bien là ma véritable image.*
Après eux, les Enfants du Vénérable Olier
Formèrent l'édifice, en furent le pilier ;
Et c'est grâce aux efforts du zélé Séminaire
Qu'à nos yeux, de la Foi brille le luminaire.
Sans lui, depuis longtemps, sous l'erreur étouffé,
L'orgueilleuse hérésie en aurait triomphé.

Mais ne t'oublions pas, généreuse Héroïne
Qui de notre patrie illustras l'origine ;
Marguerite Bourgeois ! L'équitable burin
Devait graver ton nom sur l'immortel airain :
Ta séraphique ardeur, à ton courage unie
Fut le premier rempart de notre colonie.

(1) Allusion à l'heureuse position de l'île de Montréal au confluent du St. Laurent et de l'Ottawa, appelé communément dans le pays la Grande-Rivière.

O, du conseil suprême impénétrable choix !
A l'héroïque bras d'une Vierge, autrefois
Notre Mère-Patrie a dû sa délivrance :
Une Vierge est l'appui de la Nouvelle-France !

L'histoire de sa vie est là pour nous offrir
Un tableau de labeurs, de peines à souffrir.
Ennemi vigilant de tout œuvre de zèle,
L'implacable Satan se déchaîna contr'elle.
L'étrange vision que je vais raconter
Nous découvre à quel point sa rage peut monter.

Dans le calme profond de l'heure où tout sommeille,
Marguerite priait et prolongeait sa veille.
Son cœur, en imitant la lampe du saint lieu,
Se consumait d'amour en présence de Dieu.
Tout-à-coup, de Satan l'odieuse visite
Vient troubler le repos de cette âme d'élite.
" Que viens-tu faire ici ? dit l'ange impertinent ;
" Peux-tu bien ignorer que, sur ce Continent,
" Je suis l'unique roi qu'on doit reconnaître ?
" Cesse d'y travailler au règne de ton Maître.
" De vos empiètements, téméraires essais,
" Mon pouvoir saura bien enchaîner le succès.
" J'en jure par moi-même, en ces lieux que j'habite
" On ne verra grandir qu'une race maudite.
" Contre ces cœurs que seul je pourrai maîtriser,
" Tout effort sera nul et viendra s'y briser :
" Qui je veux que le mal dont je suis le génie
" Ait son trône au milieu de votre colonie.
" Regarde ici venir, dans des jours peu lointains
" Toute une légion de jeunes libertins :
" De ses mœurs, que jamais aucun frein n'a régies,
" Et de sa vie, usée en desales orgies,
" En tout lieu, sans pudeur, elle affiche l'effront
" Que le burin du vice a gravé sur son front.
" Je la tiens sous ma main, comme une ardente meule,
" Prête à me seconder par le crime et l'émeute ;
" Et si jamais le bien ose troubler le mal,
" On verra ce que peut mon courroux infernal."

L'esprit immur allait, de ces futures scènes,
Dérouter à ses yeux les images obscènes ;
Quand un Ange du Ciel, invisible témoin,
Lui dit : " Fuis, misérable, et ne vas pas plus loin."
Et la vierge, au départ du père du mensonge
S'imagina sortir des angoisses d'un songe,
Tant son cœur ressentait la triste impression,
Dont l'arrêt accablé la sombre vision.

(A Continuer.)

CHRONIQUE.

SOMMAIRE : Discours de M. Emile Keller.—La Révolution en Italie.—
Mort de la Sœur Valade.—Lettre de Mgr. Taché.

M. Emile Keller a prononcé un discours remarquable
à l'assemblée législative, il a été accueilli par les plus
nombreuses interruptions ;

Ce système de réfutation ne prouve, le plus souvent,
que la difficulté qu'il y aurait de répondre en forme et
régulièrement ; et aussi le zèle exagéré de certains amis
du pouvoir qui ne peuvent souffrir aucune observation,
aucune réclamation, quelque modérées et quelque légitimes
qu'elles soient.

Nous espérons que les destinées de la France dé-
pendent d'esprits assez élevés et assez impartiaux
pour comprendre autrement le droit de discussion et

pour profiter des observations justes qui sont exposées ainsi devant le pays.

Un Gouvernement ne doit pas être confondu avec les dépositaires de l'administration subalterne, et il ne doit pas non plus être rendu responsable des excès où un zèle inconsidéré peut les emporter.

Mais, à leur tour ceux-ci ne doivent pas proclamer comme attaque contre le gouvernement toute réclamation suscitée par leur propre fait. Voici l'observation judicieuse faite par M. Emile Keller sur l'état de la presse en France, toute la force en tombe surtout sur le comité de l'esprit public, qu'il est bon d'avertir quand il se trompe.

Le portrait est bien fait et de main de maître, nous espérons qu'il sera d'un enseignement salutaire :

« La commission du colportage a, tout-à-coup, repoussé comme dangereux, tous les livres parlant du Saint-Siège. Le Ministre de l'Intérieur a fait une circulaire pour empêcher la propagation d'une innocente petite brochure que la loi ne pouvait atteindre, mais qui avait le tort de s'être vendue à près de 200,000 exemplaires. En même temps on propageait des biographies de Garibaldi, des chansons contre Lamoricière, des pamphlets contre la Papauté. Un puissant tacticien, le directeur de la presse, a trouvé moyen d'organiser, de discipliner, d'enrégimenter les indomptables soldats de la pensée.

« En province, plus de 500 journaux (car on ne peut admettre que dix-huit ou dix-neuf exceptions) se font les échos de l'agence Havas, et du bureau de l'esprit public.

« A Paris, le *Siècle* et l'*Opinion Nationale* forment l'avant garde.

« Au centre, marchent gravement le *Constitutionnel* (on rit), la *Patrie*, la *Presse*, le *Temps* et les *Débats* eux-mêmes, que les charmes du libre-échange et les grâces de l'unité italienne ont fini par guérir de leur farouche indépendance.

« Enfin le *Pays*, (On rit en remarquant l'honorable M. Granier de Cassagnac assis auprès de l'orateur) enfin le *Pays* forme à lui seul l'arrière garde ; il couvre les positions que l'on veut abandonner ; il rassure les consciences honnêtes, en soutenant le dernier, que Garibaldi est libustier et que les événements en train de s'accomplir n'auront jamais lieu. (On rit.) J'espère que mes paroles ne peuvent aucunement blesser un collègue dont j'honore les intentions et qui s'estimerait fort heureux, j'en suis sûr, le jour où un changement de front le placerait à l'avant-garde.

« Enfin il faut bien, pour divertir les spectateurs, quelques modestes adversaires sur qui tombent tous les coups, toujours debout et toujours battus. Mais que ces ennemis de parade se gardent bien de passer une certaine résistance permise. Quelquefois l'*Univers* a mis les rieurs de son côté ; on l'a supprimé pour faire place à l'*Opinion Nationale* et au *Temps* ; le succès de la campagne est ainsi assuré. »

La mort de M. de Cavour a agité bien des esprits, quelques-uns ont cru voir le dernier frein enlevé à la Révolution ; d'autres ont pensé que tout allait être remis en question, et qu'on en reviendrait simplement au moment où M. de Cavour s'était emparé de la direction

de cette nouvelle politique italienne, qui a fait tant de ruines et qui a causé tant d'inquiétudes.

Mais il n'en va pas ainsi des choses humaines ; ce qui est particulier à M. de Cavour s'en ira peut-être avec lui, mais les circonstances qu'il a trouvées et dont il s'est servi pour le triomphe de ses idées, ces circonstances resteront et présenteront pendant longtemps encore les mêmes épreuves et les mêmes difficultés.

Seulement depuis un an des craintes d'une part et des illusions de l'autre ont dû se dissiper, la Révolution ne sera pas plus maîtresse, pour toujours, en Italie, quelle ne peut dire qu'elle la jamais été définitivement nulle part.

Cet état violent de crise qui plaît à certains esprits pervers, à cause de sa violence même et de ces emportements, ne peut durer longtemps et ne peut rien fonder d'acceptable ni de durable.

Par conséquent, après avoir espéré la concentration de toute l'Italie sous une seule main, affranchie de tous les principes moraux et religieux, il faudra nécessairement en revenir à quelque chose de plus calme et de plus modéré, qui ressemblera peut-être, trait pour trait, à la fédération proposée il y a deux ans, et où les différentes contrées de l'Italie, si diverses par le caractère, les mœurs, les inclinations, se coordonneront en se félicitant d'avoir échappé à un ordre de choses dont elles ont pu apprécier tous les malheurs et tous les inconvénients dans les jours qui viennent de s'écouler.

De tristes nouvelles nous sont arrivées de la Rivière Rouge depuis un an, d'abord l'incendie de la Cathédrale ; ces jour-ci la nouvelle d'un autre incendie qui aurait détruit des valeurs considérables pour les colons ; et enfin la mort de la rév. Sœur Valade, fondatrice et supérieure de l'hôpital de St. Boniface.

Mgr. Taché va bientôt arriver à Montréal, nous espérons que le digne Evêque trouvera l'accueil que lui méritent ses vertus comme ses pénibles épreuves.

Si l'on pensait à l'importance immense des ces premiers établissements et leurs résultats pour l'avenir, il suffirait d'en dire un seul mot pour que les désastres fussent, sinon réparés complètement, au moins compensés suffisamment pour les besoins du présent.

C'est ce que nous voulons croire : nous aimons à penser que le dévouement du jeune Evêque, ses travaux depuis tant d'années, son courage héroïque parleront éloquemment, en présence de si grands malheurs, en faveur d'une œuvre qu'il a jugée si grande et si importante, qu'il a quitté son pays et a renoncé à la gloire qu'il y aurait trouvé incontestablement, pour s'en aller si loin s'y consacrer tout entier.

Nous reproduisons la notice de la Sœur Valade et la lettre de Mgr. Taché :

« La rév. Sœur Valade, Sœur de Charité de l'Ho-

pital Général de Montréal, est la fondatrice et la première supérieure de l'Hôpital de St. Boniface de la Rivière Rouge. Cette bonne Sœur est décédée, le 3 du mois de mai, dans sa 54^e année, après une très-longue et douloureuse maladie, dont elle était atteinte depuis environ deux ans. Digne fille de M^{de} d'Youville, et douée, comme elle, des qualités de la "femme forte," cette généreuse sœur, par toutes les œuvres de charité que son zèle lui a fait entreprendre, pour le soulagement des malheureux et l'instruction des enfants, n'a pas peu contribué, perdant les 17 années qu'elle a passées à la Rivière Rouge, au progrès de la Religion dans cette colonie. Sa mort, comme sa vie, a été précieuse aux yeux du Seigneur; mais elle cause une perte, qui sera longtemps sentie, non seulement par sa communauté, mais encore par tous les habitants catholiques de la Rivière Rouge.

Lettre de Mgr. Taché.

St. Boniface, Rivière Rouge, }
14 mai 1861.

MON CHER PÈRE,

.....
"Je vous remercie de la sympathie que vous me témoignez, à l'occasion de la perte si considérable que j'ai subie par l'incendie de ma Cathédrale et de ma demeure. Je puis vous le répéter: j'accepte avec la plus grande résignation cette rude épreuve; j'adore et remercie la main qui nous a frappé. A côté pourtant de ces sentiments, il en est un auquel je ne puis être indifférent. La perte subie, touche aux intérêts de la religion, et sous ce point de vue, elle m'est très-sensible. Ce que je regrette, ce n'est certainement pas ma maison. Assez souvent j'ai bravé l'intempérie des saisons et la rigueur des climats pour consentir sans peine à ne pas avoir une demeure commode ni agréable, mais nos archives, la maison de Dieu, nos belles cérémonies, etc.... Voilà ce que mon cœur aimait, ce qu'il est tenté de regretter. Mais que fais-je, mon père? Je vous entretiens encore d'un malheur arrivé il y a déjà cinq mois, et pourtant mon pays adoptif, notre chère Rivière Rouge est, en ce moment même, en proie à un désastre incomparablement plus grand que celui du 14 décembre dernier. Ce terrible incendie n'était que le prélude des maux qui nous affligent, que le signe avant-coureur des épreuves, auxquelles la divine Providence nous soumet. Dans la perte de son église la population de la Rivière Rouge, subissait un malheur dont son cœur était, pour ainsi dire, la seule victime; aujourd'hui elle en subit un qui l'attaque dans tout son être, et porte la désolation et la ruine dans presque toutes les familles, qui habitent les bords de la Rivière Rouge, depuis sa source jusqu'à sept ou huit milles plus bas qu'ici.

"Si vous arriviez en ce moment au milieu de nous, vous ne reconnaîtriez plus le pays que vous avez habité pendant cinq ans. Une mer immense s'est formée autour de nous. Les maisons qui n'ont point été emportées sont au milieu des eaux. Une inondation qui n'est surpassée que par celles de 1826 et 1852, sévit de toute sa rigueur sur nous. Que de familles en ce moment, sans pain, sans abri, sans ressources!! L'eau est entrée jusque dans le collège que nous habitons, quoique ce soit un des points les plus élevés des bords de la rivière.

Les bonnes sœurs de St. Norbert ont eu jusqu'à 38 pouces d'eau dans leur couvent, et hier il y en avait encore 28 pouces. L'eau baisse, il est vrai, depuis cinq jours, mais la saison est avancée; les bestiaux ont eu tant à souffrir, les clôtures sont tellement détruites qu'il sera impossible au plus grand nombre des cultivateurs de la partie inondée d'ensemencer leurs terres; de là une disette épouvantable pour l'année prochaine; aussi le découragement est dans bien des cœurs et la tristesse peinte sur toutes les figures. Bien des familles sont complètement ruinées et le malheur est si général que, même les plus épargnés, ne sont guère en état d'assister les autres.

"Jugez par là de notre position; jugez des pénibles impressions auxquelles mon âme est en proie, Père d'un peuple que j'aime mille fois plus que je ne puis lui venir en aide, du moins autant que mon cœur le voudrait.

"Ce regret n'est pas le seul sacrifice que le ciel me demande en ce moment. Hier, la bonne sœur Valade a succombé à sa longue et cruelle maladie. Cette perte si sensible, me devient encore plus amère dans les circonstances actuelles, puis que nous n'avons pas même un coin de terre sèche auquel nous puissions confier la dépouille mortelle de cette digne supérieure de nos généreuses sœurs. Il faudra nous contenter d'une sépulture provisoire et quand l'eau se sera retirée nous la déposerons dans le caveau de la chapelle du couvent qui, dans ce moment, est sous les eaux.....

Signé

† ALEX. EV. DE ST. BONIFACE.

ESSAI SUR L'ARCHITECTURE CHÉTIENNE,

Par M. A. L'Evesque, Architecte, (lu dans la Séance du 2 mars 1857.)

"L'étude des monuments, dit L. Batissier, est, sans contredit, un des chapitres les plus variés et les plus riches en enseignements qu'offre l'histoire du génie humain. Elle n'a pas pour but unique de dire l'âge et les mérites des productions de l'Architecture; elle nous instruit encore des mœurs, des usages, des institutions civiles et religieuses des peuples qui ont laissé quelque trace de leur séjour sur la terre."

Ce qui est vrai de l'étude des productions de l'architecture l'est également de celle de son histoire. Chez tous les peuples, l'art de construire a eu ses commencements, sa perfection et sa décadence, comme ces peuples eux-mêmes, et cela aux époques qui ont marqué les transitions que ces derniers ont subies. En sorte que, comme la littérature, l'art architectural indique le degré de civilisation, de force ou de faiblesse des États aux divers âges. Toutefois, moins heureux que les lettres, il n'a souvent pas survécu aux bouleversements de la conquête, et, dans plusieurs pays, il atteste par ces ruines, d'une manière plus frappante, la chute des générations où il était en honneur. Aussi, quelles pensées sublimes ont parfois été inspirées aux voyageurs en présence de ces débris de monuments fameux sous lesquels dort d'un sommeil éternel le génie de nations jadis puissantes. Je serais satisfait, messieurs, si, après beaucoup d'autres, soulevant le voile qui le couvre, je vous faisais apercevoir, dans cette courte *compilation historique*, à côté des monuments anciens que le temps et les hommes ont respectés, la valeur de ceux que le génie moderne a produits.

(Ce travail est divisé en deux parties: la Période païenne et la Période chrétienne. Vu l'heure avancée de la soirée et sur demande spéciale, le lecteur passa de suite à la Période chrétienne, en commençant à l'époque du règne de Constantin.)

PÉRIODE CHRÉTIENNE.

En 328, Constantin transporta à Bizance le siège de son Empire, et en faisant, de cette ville, sa nouvelle capitale, il voulut qu'elle pût rivaliser de splendeur avec Rome. Bon nombre de ses successeurs pensèrent de même, et attirèrent de toutes parts des artistes et des ouvriers pour donner à leurs États une forme nouvelle. Il se forma alors, en Orient, un genre nouveau d'architecture qui prit le nom d'École Byzantine et dont voici les traits caractéristiques : " L'architecture néo-grecque dérive de l'antique, mais elle se transforma presque complètement par l'introduction de plusieurs innovations. Ces innovations, nous les trouvons dans la couverture en forme de coupole qui modifiait les lignes générales des édifices, dans la décoration des chapiteaux qui de cylindriques devenaient cubiques ; dans les ornements à feuillages aigus et peu saillants, dans les galons enlacés, dans les fentres géminées et les arcatures simulées, ainsi que dans le style de la sculpture monumentale."

En général, le style byzantin tient plus du Roman que du Grec : les formes rondes et le plein cintre y dominent.

Cette architecture transformée a eu une influence très-grande en Orient et en Occident. Des édifices importants que les Byzantins érigèrent dans ce style lui attirèrent une sérieuse considération. Justinien l'avait lui-même adoptée pour l'église de Ste. Sophie, chef-d'œuvre en ce style, et sur laquelle voici quelques détails.

L'église de Ste. Sophie fut construite en forme de croix grecque, et surmontée d'un dôme de 115 pieds de diamètre. Voilà pour donner une idée de ses dimensions. Quant à sa richesse intérieure, on se la figure quelque peu lorsqu'on sait que la table sainte supportée par quatre colonnes d'or, était formée d'un mélange de perles et de diamants, d'or et d'argent, de fer et de platine, tous fondus ensemble. Parmi ses ornements, on voyait encore un globe d'or de 128 livres surmonté d'une croix en or, de 80 livres. Cette merveille de Byzance et des commencements de la chrétienté est dépouillée de sa magnificence depuis que les Mahométans l'ont transformée en mosquée.

A mesure que Bélisaire et Narsès reculaient, à la tête des armées, les limites de l'Empire, Justinien ornait les territoires nouvellement acquis. L'Occident comme l'Orient avait part à sa munificence. Après quelques intervalles de faiblesse, l'architecture byzantine apparaît encore brillante au dixième siècle : Venise la belle, l'adoptait pour l'église de St. Marc qui peut être prise pour un modèle parfait de ce style. L'Italie, la Sicile, la Russie et autres contrées l'avaient également acceptée, quelques-unes toutes fois en y introduisant certaines dispositions conformes aux besoins du pays. Mais, à dater du onzième siècle, l'École Byzantine marcha visiblement à sa décadence ; l'Empire qui l'avait vu naître était vivement agité par les guerres qui désolaient les provinces. En 1204, Constantinople tomba aux mains des Français qui la ravagèrent. Enfin, en 1453, l'armée de Mahomet II entra à son tour triomphante dans cette capitale, et lors du règne d'Osman, le style byzantin que l'on appliquait à la construction des mosquées, perdit de sa grâce, de sa pureté ; mais il avait semé de ses productions une bonne partie de l'Europe. De cette époque date la fin de son règne véritable qui avait été de près de dix siècles.

Du 4ème au 12ème siècle, on avait vu fleurir, à différents temps, plusieurs autres styles d'architecture, tels, par exemple, que le Normand dans la Neustrie, le Saxon en Angleterre, le Teutonien en Allemagne, le Lombard dans l'Italie méridionale, le Mauresque ou Sarrazin en Espagne, le Mérovingien et le Carolingien en France. Tous ces styles empruntaient, pour le fond, à l'architecture grecque et romaine, mais se distinguaient entr'eux par des originalités de détails. Cependant, cette distinction n'est pas toujours facile à apercevoir, et c'est pour cela qu'on est convenu de les ranger tous sous la désignation générale de style Roman, parce qu'on les considère comme étant l'art Romain dégénéré, ou du moins transformé, de même qu'on appelle langue romane, la langue latine corrompue. Aujourd'hui, ces diverses architectures ne sont plus d'usage.

Après les folles terreurs de l'an mille, les peuples saluèrent l'ave-

nir avec d'autant plus d'espoir que le passé avait été plus désastreux. On releva les ruines que les guerres avaient faites. " On eût dit, écrit Gabler, que le monde se secouait lui-même, et qu'ayant dépouillé sa vieillesse, il revêtait partout la robe blanche des églises." A cette époque, il se fit un remuement général dans la société, et pendant quatre siècles, l'architecture produisit des monuments qui étonnent par leur grandeur, leur hardiesse, leur légèreté et leur force ; ce fut le règne de l'architecture ogivale ou gothique.

Il a été émis, sur l'origine de cette architecture, des opinions aussi opposées que diverses. Warburton en cherche le type dans les forêts du Nord, et après lui, Châteaubriand écrivait : " Les forêts des Gaules ont passé dans les temples de nos pères, et nos bois de chêne ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées : tout retrace le labyrinthe des bois dans les églises gothiques, tout fait sentir la religieuse horreur, les mystères de la Divinité.

Cette pensée, il faut le dire, est peut-être plus poétique que vraie. Tout d'abord on attribuerait l'art gothique aux Goths dont il porte le nom ; mais ce serait peut-être là une grave erreur ; car si les Goths étaient pères de cette architecture, ils en auraient laissé des vestiges dans les pays qu'ils ont habités. Or, on ne trouve rien de semblable en Italie, ni en Espagne, pas même en Suède leur patrie première. Nonobstant les controverses qui ont eu lieu à ce sujet, il ne paraît pas y avoir de doute sur l'origine de l'architecture ogivale : elle est née en Orient et a été apportée en Occident par les Sarrazins et les Croisés. Fréquemment, dans les pays habités par les Sarrazins, avant les croisades, on rencontre les traces du style ogival, quelquefois à côté du byzantin et du lombard.

Mais, sans contredit, l'impulsion la plus vive a été imprimée à l'architecture ogivale par les Croisés. Les riches seigneurs, les architectes, les ouvriers enfin, à cette époque, avaient la tête remplie de ce qu'ils avaient vu en Orient. Ils se mirent activement à l'œuvre, les uns par leurs deniers, les autres par le travail du génie et des bras, et ainsi se perfectionnèrent, par l'application sur une vaste échelle, les idées apportées d'Orient. C'est encore par les croisades qu'on explique pourquoi la France, l'Allemagne, l'Angleterre et la Belgique adoptèrent à peu près en même temps le style gothique.

C'est ici le lieu de faire observer les qualités particulières de cette architecture.

Les édifices séculaires qui subsistent intacts en ce style, les tours de hardiesse couronnées du succès, qu'il a permis aux architectes d'exécuter, sont une garantie de sa force. Puis les auteurs nombreux qui l'ont analysée, parfois avec de fortes préventions, reconnaissent la solidité de la forme ogivale. Au reste, qui oserait lui nier cette qualité en présence des tours de Chartres et des flèches de Rouen et de Strasbourg, cette dernière haute de 480 pieds ? Un grand nombre de ces flèches sont d'une hardiesse à effrayer le spectateur : elles s'élèvent légères dans les nues et se balancent comme le roseau sous l'impétuosité des vents. Voilà mieux qu'une démonstration mathématique !

La légèreté et l'élégance sont deux autres attributs du système ogival ; et ces qualités ne se sont pas seulement remarquer dans ces clochers percés à jour, mais encore dans ces voûtes qui semblent, pour ainsi dire, suspendues dans les airs. Sous ce rapport, l'architecture gothique a remédié à un vice évident de l'art ancien auquel on reproche de n'avoir produit que des voûtes écrasées, lourdes, quelque fois soutenues par des piliers sans grâce. L'élégance gothique frappe encore dans les ornements de détail, dans ces feuilles, ces cordons, ces crêtes, ces dentelles que le vent semble agiter.

La majesté est une quatrième qualité de l'architecture ogivale. Quelques auteurs partisans exclusifs de l'antiquité, ont voulu revendiquer, au profit des anciens, le monopole de la majesté dans les constructions plus simples et plus pures de formes, suivant eux.

Mais contemplez donc seulement les dessins des cathédrales gothiques du Moyen-Age qui sont parvenues jusqu'à vous, et jugez : si la majesté ne s'y retrouve pas dans toute sa magnificence, je me demande, étonné, où elle peut se trouver au monde !

En outre, on peut avancer que, pour produire égalité d'effet en beauté et en grandeur réelles, l'architecture ogivale présente de grands avantages sur l'art antique, pour ce qui est de l'économie des constructions, du moins dans certaines parties de l'édifice. Il n'est pas besoin de recourir aux chiffres pour appuyer cette assertion. Cela se comprend de suite : le genre ogival étant plus léger que tout autre doit exiger moins de matériaux.

Enfin, ce style se prête admirablement à toutes les fantaisies du goût, d'où il résulte que deux édifices peuvent être d'architecture gothique, de même capacité, et cependant ne se ressembler en rien pour la forme. Il n'en est pas de même de l'architecture ancienne ; elle est si restreinte, si enchaînée dans ses règles, que vous avez une idée générale d'un édifice tout entier, si vous savez seulement en quel ordre il est construit.

Pour ces raisons, un grand nombre d'hommes érudits, après une étude consciencieuse, pensent aujourd'hui que l'architecture gothique n'est point une production barbare et sans poésie, comme on l'a longtemps répété, mais bien qu'elle porte le cachet de grandeur de la religion sublime qui l'a inspirée ; et, en étudiant ses œuvres, loin d'affirmer que l'art ogival, a dû au seizième siècle, s'effacer devant les arts anciens renaissants, on croirait plutôt qu'il a dû succomber sous sa propre gloire.

(Ici, M. le Lecteur dit quelques mots touchant l'architecture de la Renaissance " qui sera peut-être, ajoutait-il, le sujet d'un nouvel entretien, dans le cas où j'aurais à discourir, dans cette enceinte, sur l'architecture grecque et romaine à laquelle elle se rattache." Puis il termina par la page suivante de M. l'abbé Bourassé, au sujet des cathédrales gothiques.)

" L'aspect seul d'une cathédrale, quand on sait en comprendre la signification, est un des plus admirables spectacles dont puisse jouir l'œil de l'homme sur la terre ; il y trouve l'image d'un temple plus auguste et comme la vestibule de la Jérusalem céleste."

Voyez d'abord cette façade grave et solennelle : assombrie à sa base par les noirs renfoncements de ses trois portails, elle devient plus légère à mesure qu'elle s'éloigne du sol. Mille ornements divers s'unissent pour en couvrir toute la surface : dais, aiguilles, pinacles, fleurons, guirlandes, couronnes, statues, bas-reliefs, figures fantastiques se développent selon les lois d'une symétrie pleine de goût. Au point où les ciselures et les broderies deviennent plus délicates et semblent flotter au souffle des vents, on voit s'élever ces clochers, ces flèches de toutes hauteurs, de toutes dimension, luttant d'efforts pour atteindre le ciel et y porter jusqu'aux pieds de Dieu les odeurs de l'encens et l'invocation des peuples. Embellies des vœux et des soupirs des fidèles, toutes les parties de la construction se dirigent en haut. Le monument pose à terre, mais pour prendre son essor vers les régions supérieures. La ligne horizontale, génératrice des formes de l'architecture païenne, est entièrement brisée ; à sa place se dresse la ligne verticale, qui tend toujours à monter, symbole des aspirations de l'humanité vers son divin auteur : allégorie sublime des efforts de l'Eglise militante.

Franchissons le seuil de la basilique. O merveille ! Au lieu de l'aspect grave et mélancolique de l'imposante façade, c'est comme une apparition des splendeurs célestes. Les voûtes semblent suspendues en l'air, comme une tente magnifique soutenue par les anges. Les colonnes s'élèvent avec grâce et s'unissent étroitement en gerbes légères ; les arcades se succèdent dans une perspective enchantée ; l'œil mesure avec étonnement les proportions des nefs qui se perdent dans une profondeur sans limites. L'enceinte est entourée d'un réseau transparent que les illusions de l'optique reculent à l'infini. La lumière glisse sous les courbes des voûtes et se répand dans tout l'édifice, teinte des mille nuances de l'Iris, en traversant les riches vitraux de couleur. Les images des saints apparaissent aux fenêtres brillantes et lumineuses, au milieu des plus brillants reflets de la pourpre, de l'azur et de l'or, comme participant déjà aux glorieux attributs des corps ressuscités. Quel ensemble de beautés ravissantes !

Une cathédrale catholique, avec sa vaste étendue, ses autels nombreux, son symbolisme expressif, la vie qui palpite dans tous ses membres, s'il est permis d'employer cette expression, ne saurait être comprise que de ceux qui gardent dans leur âme le précieux dépôt de la foi chrétienne et qui partagent toutes les espérances de l'Eglise, notre mère commune. C'est un livre scellé dont ne sauraient avoir la clef les hommes nourris seulement de froides théories, qui n'admirent dans ces monuments inspirés que des pierres bien travaillées, réunies avec art, disposées avec le sentiment du grand et du beau."

OUI, MON GÉNÉRAL.

L'histoire, quand elle raconte quelque combat, ne peut faire connaître d'ordinaire que le plan de la bataille, les hauts faits d'armes, et les noms des principaux chefs. Combien de traits, de détails et de petits épisodes mériteraient cependant d'être connus.

Quel héroïsme, quelle simplicité d'obéissance militaire dans le fait suivant !

C'était la veille d'une bataille ! Le général en chef de l'armée française appelle un de ses soldats. Cet homme sort des rangs, calme, résolu, impassible ; il est fier, sans forfanterie ; décidé, mais sans jactance.

— Grenadier, lui dit le Général, tu vois là-bas cette hauteur ?

— Oui, mon Général.

— Tu vas prendre avec toi quatre hommes déterminés, et vous irez ensemble escalader ce rocher.

— Oui, mon Général.

— Arrivés près du sommet, tu t'avanceras tout seul.

— Oui, mon Général.

— La sentinelle ennemie te criera : *qui vive !* et tu ne répondras rien.

— Oui, mon Général.

— On tirera sur toi, et l'on te tuera peut-être.

— Bien, mon Général.

Et le grenadier partit. L'histoire ajoute, que le général se fit gloire d'attribuer la victoire signalée qu'il remporta sur les ennemis, au dévouement héroïque de ce simple caporal.

LE DOCTEUR JOHNSON

OU

TRAIT D'INGRATITUDE NOBLEMENT RÉPARÉ.

Il y avait en Angleterre, dans le siècle dernier, un savant célèbre, nommé le docteur Samuel Johnson. En 1776, vers la fin de novembre, tout ce que la ville de Litchfield et le comté de Warwick renfermait de plus notable, de plus distingué, était réuni chez Lady Fanny de B.... On avait accepté avec d'autant plus d'empressement l'invitation de la Comtesse, qu'on avait l'espoir de voir chez elle le savant docteur qui, chaque année, à cette époque, quittait Londres pour visiter sa ville natale. Cependant l'heure du dîner de la Comtesse se passe et Johnson n'arrive pas. Une heure s'écoule, puis deux ... enfin on se met à table.

Le repas était fini. ... tout le monde était dans une sorte d'embarras de l'apparente impolitesse du docteur.

Le thé arriva, on espérait encore.... Mais lorsqu'il fut pris, chacun se prépara à prendre congé de la Comtesse, en lui témoignant la part qu'on prenait au chagrin que lui causait l'absence de cette grande célébrité.

Dans ce moment même un des serviteurs de Lady Fanny ouvre les deux battants de la porte du salon et annonce : *le docteur Johnson* ! Celui-ci s'avance lentement au milieu du salon, vers la Comtesse.

—Madame, lui dit-il, je vous prie de m'excuser.... Quand j'ai accepté votre invitation pour le vendredi que vous m'avez fixé, je ne songeais pas que ce serait le.... *le 21 novembre* !....

Vous ne me comprenez pas, je le vois, fit-il d'un ton déchirant. Eh bien ! je vais vous le dire.... ce sera une expiation de plus.

Il y a quarante ans aujourd'hui, jour pour jour, *le 21 novembre*, mon père, qui était vieux et souffrant, me dit : " Sam, prends la carriole, je ne suis pas bien, va au marché de Walstall, et tu vendras les livres dans mon échoppe, à ma place."

Moi, Madame, sottement fier du savoir que mon père m'avait fait donner ; moi, qui n'avais encore mangé que le pain de son travail ; moi, qui depuis ai manqué de pain... je refusai.

Alors, avec une douceur dont le souvenir me perce encore le cœur, mon père insista. " Allons, Sam, dit-il, sois bon enfant, vas-y, ce serait dommage de perdre un jour de marché."

Et moi, Madame, orgueilleux que j'étais, je refusai. Il y alla, mon pauvre père, par un temps de givre et de pluie glacée, comme il fait aujourd'hui ; il y alla....et... ..et il mourut ce bon père... il mourut peu de jour après !

En ce moment de son récit Johnson cacha, de ses deux mains, les larmes qui sillonnaient ses traits si mâles et si dignes ; puis il reprit :

Il y a quarante ans de cela, Madame, et, depuis quarante ans, *le 21 novembre*, je viens à Lichtfield. Le chemin que je n'ai pas voulu faire dans la carriole, je le fais à pied et sans avoir mangé ; je me tiens quatre heures sur la place du marché de Walstall, tête nue, à l'endroit où mon père a tenu trente ans l'échoppe qui m'a nourri.

Il y a quarante ans de cela, j'ai passé l'âge qu'avait mon père lorsqu'il mourut..., et moi je ne puis mourir !

Les sanglots du docteur redoublèrent. Personne n'osa essayer de consoler Johnson, et les larmes des assistants se mêlèrent aux larmes du vieillard repentant.

LE GÉNÉRAL DE CAEN. (1)

Avant d'arriver au grade de général, le brave de Caen fut, dit-on, l'aide de camp de son propre frère. On raconte que, se rendant un jour à son poste, il fut arrêté et questionné par les gendarmes.

" Comment vous nommez-vous ? lui demanda le brigadier.

—De Caen.

—D'où êtes vous ?

—De Caen.

—D'où venez-vous ?

—De Caen.

—Qu'êtes-vous ?

—Aide de camp.

—De qui ?

—Du général de Caen.

—Où allez-vous ?

—Au camp.

—Oh ! dit le brigadier, qui était un faiseur de mauvais calembourgs, il y a là bien des *caneaux*. Je vous arrête comme suspect.

De Caen passa la nuit sur le lit de camp de la caserne, et fut le lendemain mis en prison ; il en sortit je ne sais quand.

—On demandait un jour à Donoso Cortez, qui venait de raconter l'histoire merveilleuse de sa conversion, s'il n'y avait pas dans sa vie antérieure quelque chose qui pût expliquer ou motiver une grâce si extraordinaire. " Rien, répondit-il, si ce n'est peut-être que j'ai toujours regardé comme mes frères les pauvres qui se présentaient à ma porte."

—Lorsque M. Villemain était ministre de l'Instruction publique, un professeur de l'Université lui demanda un poste dans les environs de Paris.

" Mon cher monsieur, lui dit M. Villemain en le congédiant, il faut deux choses pour avancer : du mérite et des amis. Vous avez du mérite, vous avez en moi un ami ; mais *un* ami, ce n'est pas *des* amis."

LA VRAIE NOBLESSE VIENT DU CŒUR.

—Le maréchal Lefebvre, créé duc de Dantzig, par Napoléon Ier, allant un jour chez le roi Louis XVIII, remarqua un vieillard humblement assis dans un coin d'un antichambre : c'était évidemment un solliciteur attendant une audience ; ses traits distingués portaient l'empreinte d'une tristesse profonde ; son costume usé trahissait sa détresse.

Le duc de Dantzig, ému tout d'abord, fixa ses regards sur le vieillard, et tout d'un coup, rassemblant de vieux souvenirs, il sentit son cœur battre violemment, les larmes lui vinrent aux yeux, et, dans un irrésistible élan de bonté et de tendresse, il s'élança, les bras ouverts, vers le solliciteur.

—Vous ici ! s'écria-t-il, vous ici, mon Capitaine ! Que je suis heureux de vous revoir ! Mais...

—Pardou, monsieur, dit le vieillard dont la voix était devenue tremblante ; qui donc êtes-vous, je vous prie, vous qui me parlez ainsi ?

—Parbleu ! mon capitaine, je suis François Lefebvre, ancien sergent aux gardes, absolument comme vous êtes le Marquis de Belcour, mon brave et loyal Capitaine.

Ce fut une scène digne de tenter le génie d'un grand peintre et capable de remuer tous les cœurs.

Depuis lors, le duc de Dantzig ne perdit point de vue le marquis de Belcour, pour qui il voulut toujours être le *sergent Lefebvre*,

Un jour, le vieux gentilhomme fut prié par le Maréchal et la Maréchale de venir passer quelque temps à leur maison de campagne.

Le voyage fut long ; on passa la nuit en voiture. Vers l'aurore, les roues semblèrent rouler sur un gazon épais ; bientôt une grille s'ouvrit, et l'on mit pied à terre.

—Mon capitaine, dit alors le Maréchal, vous reconnaissez-vous ici ? C'est le château des Belcour, c'est ici que vous êtes né, c'est ici désormais que vous pourrez passer vos jours.

Puis, prenant des mains d'un serviteur un objet noir et difforme :

(1) Prononcez *Can*.

—Voici, ajouta-t-il, *ma giberne de sergent*; je l'ai toujours gardée comme un souvenir. A votre tour, mon capitaine, conservez-la par amitié pour Catherine (c'était le nom de la maréchale) et pour moi. J'y ai trouvé le bâton de Maréchal de France; vous y trouverez les titres de propriété de ce domaine, qui est, comme il le fut, vôtre.

Quel dommage qu'un pareil homme soit mort sans postérité!

ELECTIONS GENERALES.

MEMBRES ELUS.

CONSEIL LEGISLATIF.

MINIST. OPPO.		MINIST. OPPO.	
Hon. L. Lacoste....	1 0	Hon. F. Baby.....	1 0

ASSEMBLEE LEGISLATIVE.

MINIST. OPPO. IS.			MINIST. OPPO. IS.		
Hon. G. E. Cartier	1 0 0	Dunsford.....	0 1 0		
Hon. J. Cameron.	1 0 0	Mowat.....	0 1 0		
Hon. J. Rose.....	1 0 0	Hon. J. S. McDonald	0 1 0		
Hon. J. A. McDonald	1 0 0	D. A. McDonald..	0 1 0		
Hon. M. Sherwood	1 0 0	T. D. McGee.....	0 1 0		
M. Tassé.....	1 0 0	M. Cockburn.....	0 1 0		
Hector L. Langevin	1 0 0	J. C. Rykert.....	0 1 0		
J. E. Turcotte....	1 0 0	A. Archambault..	0 1 0		
P. Denis.....	1 0 0	J. O. Bureau.....	0 1 0		
J. B. Daoust.....	1 0 0	H. Starnes.....	0 0 1		
M. Carling.....	1 0 0	M. Labrèche-Viger	0 0 1		
R. W. Scott.....	1 0 0	M. Rémillard....	0 0 1		
J. J. C. Abbott....	1 0 0	Munroe.....	0 0 1		
M. Alleyn.....	1 0 0	Biggar.....	0 0 1		
M. Buchanan.....	1 0 0	M. Stirton.....	0 0 1		
M. Pope.....	1 0 0	M. Somerville....	0 0 1		
Powell.....	1 0 0				

NECROLOGIE.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de deux prêtres distingués. Messire François Léandre Prévost, natif de Terrebonne, ancien Curé de Lachine, a succombé à une longue maladie, le 21 juin, à St. Jérôme, à l'âge de 33 ans: Messire Prévost était membre de la Société d'une Messe et de la Caisse Ecclésiastique de St. Jacques.

Messire Hector Drolet, Curé de St. Jude, diocèse de St. Hyacinthe, est décédé le 25 juin. Ce Monsieur était membre de la Société de trois Messes.

L'OIE ET LE SERPENT.

Sur les bords d'un étang se promenait une oie
Et dans sa vanité, —quelle bête ici-bas

N'en a pas? —

Elle disait: "Que de sujets de joie

"Je marche, nage, vole, et je puis, à mon gré,

"Habiter l'air, la terre et l'onde!

"Est-il un oiseau, dans le monde,

"Qui puisse m'être comparé?"

Un vieux serpent du voisinage

Rabattit ainsi son caquet:

"Pour te vaincre à la course il suffit d'un roquet,

"D'un roitelet au vol, d'un goujon à la nage;

"Rappelle-toi, sot animal,

"Que c'est ne rien savoir que de savoir tout mal."

LES MOINES D'OCCIDENT.—Depuis saint Benoit jusqu'à saint Bernard; par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française.

M. de Montalembert ouvre son livre par une magnifique introduction, dans laquelle il venge les institutions monastiques, de toutes les calomnies déversées sur elles par l'impunité du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Entrant ensuite dans le vif de son sujet, il fait une peinture saisissante de la corruption de l'empire romain avant la paix de l'Eglise: il montre le despotisme sans frein des empereurs, la dégradation des soldats, la vénalité du fisc, l'abjection morale du peuple, appelant nécessairement la double invasion qui devait régénérer le monde, celle toute sanglante des barbares et celle toute pacifique des ordres religieux.

C'est en Orient que les moines, commencent à paraître. Viennent d'abord les Pères du Désert: les Paul Ermite, les Antoine, les Pacôme, les deux Macaire, et les innombrables solitaires de la Thébaidé: Basile et Grégoire de Nazianze implantent les institutions monastiques en Cappadoce; Athanase exilé les importe en Occident; Jérôme, Ambroise, Augustin, les défendent et les propagent; enfin saint Benoit paraît.

Avec saint Benoit l'Institut monastique est organisé définitivement: il reçoit une impulsion nouvelle et une législation souveraine.

Après saint Benoit arrive saint Grégoire-le-Grand, ce pape illustre sorti du cloître et restant moine jusque sur la chaire de Saint-Pierre; après saint Grégoire, saint Colomban.

C'est autour de ces trois grandes figures que l'auteur groupe l'histoire monastique du sixième et du septième siècle. Il retrace quelle fut leur action sur l'Italie, sur les Gaules, sur l'Espagne, sur l'Angleterre; il est impossible de dire en quelques lignes avec quelle vigueur de style, avec quelle magie d'expression sont décrits les efforts surhumains, tentés par les légions de leurs disciples pour dompter, pacifier, discipliner, purifier vingt peuples barbares, et pour défricher les âmes de nos pères en même temps que le sol de l'Europe chrétienne.

Ce tableau est des plus complets et des plus vivants; le talent de M. de Montalembert s'y déploie avec magnificence.

L'ouvrage aura 6 volumes, format in-8; magnifique édition sur papier glacé, avec notes marginales. Il paraîtra par livraisons de 2 volumes chacune. *L'histoire de saint Bernard* en sera le complément.

Tomes I et II.—2 beaux vol. in-8. sur papier fort et glacé, \$3.75: En vente à la librairie de MM. J. B. ROLLAND & Fils.

ENIGME.

C'est un oiseau, et pour la rapidité, il rivalise avec le vol de l'aigle.

C'est un poisson, il fend la vague, qui jamais encore ne porta de monstre plus grand.

C'est un éléphant qui porte des tours sur son énorme dos.

Il ressemble à l'engeance rampante des araignées lorsqu'il remue ses pieds.

Et solidement cramponné avec sa dent aiguë de fer, il se tient comme sur des pieds inébranlables, et brave l'ouragan furieux.

L'explication de la dernière énigme est le mot *étincelle*.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.